



Les émotions des puritains sont-elles genrées ? (Nouvelle-Angleterre, milieu XVII^e siècle)

Were Puritan emotions gendered? (New England, mid-1600s)

Barbara H. Rosenwein

Traducteur : Paula Barros



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/14043>

DOI : [10.4000/clio.14043](https://doi.org/10.4000/clio.14043)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 11 juillet 2018

Pagination : 67-91

ISBN : 978-2-410-00992-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Barbara H. Rosenwein, « Les émotions des puritains sont-elles genrées ? (Nouvelle-Angleterre, milieu XVII^e siècle) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 47 | 2018, mis en ligne le 03 janvier 2021, consulté le 04 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clio/14043> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.14043>

Tous droits réservés

Les émotions des puritains sont-elles genrées ? (Nouvelle-Angleterre, milieu XVII^e siècle)*

Barbara H. ROSENWEIN

Il y a quelques années, la notion même d'émotion protestante aurait été considérée comme un oxymore. Selon la thèse influente du « processus de civilisation » de Norbert Elias, les émotions étaient fortement réprimées à l'époque moderne. Bien qu'Elias n'ait pas abordé les émotions à proprement parler, les historiennes et les historiens du protestantisme reprirent ses idées dans leurs travaux sur le contrôle social et la professionnalisation à l'ère de la première modernité, affirmant que les contrôles institutionnels visant à réguler le comportement avaient pour effet de contenir l'impulsivité et l'expression émotionnelle¹.

L'historiographie récente a reconsidéré ce constat. Susan Karant-Nunn a trouvé des émotions dans le luthéranisme allemand et Alec Ryrie en a découvert dans le protestantisme anglais². Contrairement aux autres formes de protestantisme, cependant, le puritanisme de part et d'autre de l'Atlantique s'est depuis longtemps vu reconnaître une dimension émotionnelle³. Un ouvrage récent sur les puritains et les émotions, co-dirigé par A. Ryrie, cherche par conséquent à

* L'auteur souhaite remercier Paula Barros pour sa traduction lumineuse, Damien Boquet, Didier Lett et plusieurs lecteurs anonymes pour la pertinence de leurs suggestions ; et Riccardo Cristiani pour son aide indispensable à toutes les étapes de ce travail.

¹ L'historiographie à laquelle il est fait allusion ici est détaillée dans Rosenwein 2016 : 249-52.

² Karant-Nunn 2010 ; Ryrie 2013.

³ Parmi les premiers travaux sur ce sujet, voir Leverenz 1980 ; Lloyd Cohen 1986. Voir aussi MacDonald 1992.

dépasser le simple constat de « la variété, la complexité et la vigueur de la vie émotionnelle des puritains » pour s'intéresser à des thèmes spécifiques : les théories émotionnelles des puritains, leurs objectifs et leurs modèles d'expérience⁴. Pour autant, personne ne s'est à ce jour demandé si les émotions puritaines étaient genrées⁵. De prime abord, on peut s'en étonner, puisque le genre a émergé comme un champ d'enquête historique dans les années 1970 et que le croisement entre genre et émotion est aujourd'hui un sujet en plein essor⁶.

Il existe pourtant de bonnes raisons pour que l'on ait négligé cette question. Les sources sur la vie émotionnelle puritaine sont peu nombreuses. Elles comportent d'une part des écrits émanant des élites, composés le plus souvent, mais pas exclusivement, par des hommes, notamment des traités érudits et de longues autobiographies. En l'absence de corpus semblable du côté féminin, cet ensemble de sources sert essentiellement à comprendre la conception masculine des émotions féminines. D'autre part, des femmes puritaines ordinaires font entendre leur voix dans de brefs comptes-rendus autobiographiques, appelés « confessions » (*confessions*) ou « expériences » (*experiences*)⁷. De part et d'autre de l'Atlantique, ces confessions étaient généralement exigées de tous les puritains, hommes ou femmes, qui souhaitaient rejoindre une Église « indépendante » (*independent*) ou « rassemblée » (*gathered*). Mais les spécialistes considèrent que ces sources, en raison de leur caractère très convenu, sont problématiques pour étudier l'histoire des émotions. Elles se distinguent, comme le souligne Patricia Caldwell, par une « morphologie de la conversion » en une « séquence » où se suivent « le péché, la préparation et l'assurance ; la certitude, la componction et la soumission ; la peur, la tristesse et la foi »⁸. Cette

⁴ Ryrie & Schwanda 2016 : 1.

⁵ Swaim (1992) n'évoque que rarement les émotions dans son étude sur les récits de soi puritains. Elle pointe relativement peu de différences entre les récits des hommes et ceux des femmes, même si ces dernières ont tendance, comme elle le souligne (Swaim 1992 : 44), à mettre l'accent sur les « relations familiales ».

⁶ Voir par exemple Kennedy 2000 ; Broomhall 2015.

⁷ D'autres termes sont parfois utilisés : « récits » (*relations*), « professions » (*professions*), « preuves » (*evidences*) et « narrations » (*narrations*).

⁸ Sur la morphologie, voir Morgan 1965 : 66 et *passim* ; Caldwell 1983 : 2.

uniformité explique pourquoi Kathleen Lynch met en garde contre l'étude des différences de genre dans ce corpus :

Nous perdons en puissance analytique si nous retenons trop rapidement un modèle genré pour les autobiographies spirituelles de cette période. [...] Car il nous faut reconnaître l'existence de ce moment, même éphémère, où la religion l'emportait sur le genre, où toutes les différences spécifiques dans les récits de soi étaient annihilées par la recherche de principes unifiants⁹.

S'intéresser aux différences de genre peut néanmoins se justifier. L'expression des émotions a toujours un côté convenu, car il s'agit de communiquer des sentiments que les autres doivent être capables d'identifier. Les formules standard nous indiquent quelles sont les expressions émotionnelles attendues par une société ou par un groupe au sein de cette société. C'est la raison pour laquelle un historien comme Gerd Althoff estime que la véhémence des manifestations émotionnelles royales a partie liée avec le rituel ; c'est également la raison pour laquelle « les émotions du prince » peuvent être considérées comme une forme de discours politique. L'uniformité des sources ne devrait donc pas exclure les distinctions de genre si l'on pense que de telles différences existent au sein du groupe étudié¹⁰. Par ailleurs, les confessions puritaines ne sont pas uniformes au point de gommer toute caractéristique individuelle, comme nous le verrons en étudiant les documents de l'une de ces congrégations, celle de Thomas Shepard, établie à Cambridge, dans le Massachusetts.

La congrégation de Thomas Shepard, 1648-1649

Il existe de nombreux recueils de témoignages puritains, qui s'inscrivent tous dans un contexte spécifique et poursuivent des objectifs particuliers¹¹. Ils présentent un certain nombre de différences, suggérant qu'il n'y avait pas qu'une seule forme de puritanisme. Chaque variante a donc pu cultiver ses propres normes en matière d'émotion et

⁹ Lynch 2012 : 92.

¹⁰ Althoff 2003 ; Smaghe 2012.

¹¹ Certains sont recensés dans Lynch 2012 : 281-88. Voir aussi Watkins 1972 : 241-260.

de genre. Le fait que certains théologiens autorisaient les femmes à donner leur témoignage en privé, alors que d'autres ne le permettaient pas, indique en effet que les attentes liées au genre étaient diverses. Kathleen Swaim s'est penchée sur les différences de genre (mais pas spécifiquement sur l'expression émotionnelle) dans un groupe de récits rassemblés entre 1638 et 1645 par Thomas Shepard, le ministre d'une Église puritaine à Cambridge, dans le Massachusetts, qui était alors une colonie anglaise. Elle a observé que « dans la congrégation de Shepard, les pratiques d'admission étaient moins strictes et moins complexes que dans beaucoup d'autres Églises de la colonie de la baie [du Massachusetts] »¹². Certaines Églises demandaient deux professions, alors que dans d'autres, des questions précises étaient posées après le témoignage. Dans l'Église de Shepard aucune de ces deux pratiques n'avait généralement cours¹³.

À l'époque de Shepard, la confession était une exigence relativement récente pour les candidates et les candidats à l'adhésion. La colonie du Massachusetts en Nouvelle-Angleterre se déchirait alors autour de deux conceptions différentes de la grâce divine. La controverse atteignit son paroxysme dans les années 1636-1638. Après des débats enflammés, des dénonciations et des procès en justice, des partisans de l'un des deux courants, plus tard qualifiés d'« antinomiens », furent expulsés de la colonie. Pour les définir en quelques mots, les antinomiens, tels John Cotton (1584-1652), ministre à Boston, maintenaient que la grâce divine, et donc le salut, se manifestaient par une révélation. Si Dieu le Père préparait à l'assurance du salut par la terreur de la loi (la loi morale de Moïse), si le Fils en faisait la promesse, gage d'espérance pour l'âme assoiffée, l'assurance était, en dernier ressort, le don de l'Esprit saint qui, selon Cotton, offrait « son témoignage à l'âme avec plus de clarté, de pouvoir et de certitude »¹⁴. Il était inutile, par conséquent, de pratiquer l'introspection ou de rechercher les « signes » prouvant l'amour de Dieu. Opposé à

¹² Swaim 1992 : 40.

¹³ Le groupe de confessions qui sera abordé ici est reproduit dans McCarl 1991. Fait inhabituel, la confession de Goodwife Jackson (McCarl 1991 : 446-450) comporte une partie de questions/réponses détaillée.

¹⁴ Cotton 1659 : 191. Sur la position de Cotton, voir Winship 2002 : 28-36.

l'antinomisme, l'autre camp, celui des vainqueurs, considérait que la foi et la sainteté étaient les preuves de la grâce aimante de Dieu ; le croyant y accédait par la pratique constante de l'introspection : la prière fervente, la morale et la vertu dans le comportement ainsi que le regret sincère des péchés en étaient les signes. C'était la position défendue avec ardeur par Thomas Shepard, un opposant acharné de Cotton et de ses semblables. Shepard lui-même pratiquait l'introspection en permanence pour déceler les signes de l'approbation divine ; non seulement il exigeait que les candidates et les candidats à l'adhésion prononçassent un témoignage de confession, mais il consignait soigneusement leurs récits dans ses carnets de notes¹⁵.

Pour les besoins de cette étude, j'ai retenu l'un de ces carnets, comprenant un ensemble de confessions retranscrites par Shepard entre 1648 et 1649. Une étude plus complète nécessiterait de prendre en compte également les carnets bien plus fournis des années 1638-1645. J'utilise ici le recueil le plus court pour mettre à l'épreuve trois façons différentes d'aborder l'étude des émotions dans des sources historiques : je commencerai par m'intéresser à la présence d'émotions qui sont parfois considérées par les psychologues aujourd'hui comme « basiques »¹⁶, j'examinerai ensuite les mots que les puritains associaient au cœur (qu'ils considéraient comme le siège des émotions) et je me pencherai enfin sur les émotions de la pratique, c'est-à-dire la manière dont les pratiques corporelles exprimaient et suscitaient des sentiments.

Regroupant seize témoignages, le bref carnet de notes de Shepard relate (avec quelques inexactitudes, peut-être, et parfois à la troisième personne) les paroles de neuf hommes et de sept femmes. La longueur de ces confessions varie entre 17 lignes (dans l'édition moderne) pour la confession de Dorcas Downey et 180 lignes pour le

¹⁵ Sur Shepard, voir Winship 2002 : 75 et *passim* ; sur l'antinomisme, voir Bremer & Webster 2006 : 305-306 et sur Shepard, voir Bremer & Webster 2006 : 231-232. Voir aussi Dorsey 2014.

¹⁶ De nombreux psychologues spécialistes des émotions soutiennent que certaines émotions sont « innées » ou « basiques ». Il n'existe cependant pas de consensus pour savoir exactement quelles émotions doivent être identifiées comme telles. Les listes des « émotions basiques » incluent en général la joie, la tristesse, la peur et la colère. Voir Ekman 1999.

récit de John Shepard (un membre de la congrégation qui n'avait aucun lien de parenté avec le ministre). K. Swaim a noté que dans les recueils qu'elle a étudiés, les témoignages des femmes sont généralement plus courts que ceux des hommes¹⁷. Cette observation ne se vérifie que pour quelques-unes des confessions étudiées ici. Alors que le témoignage de Dorcas Downey est, il est vrai, très court, celui de Mistress Gookin s'étend sur 86 lignes, dépassant par exemple la confession de 61 lignes de Comfort Starr, un fils de chirurgien¹⁸.

Les « émotions basiques » et leurs limites

Comment pouvons-nous accéder aux émotions dans ces documents ? On pourrait penser, à première vue, qu'il suffirait d'identifier les mots utilisés dans les récits féminins pour dire les émotions et de les comparer avec le lexique des confessions masculines. Partant du principe que nous connaissons les mots dénotant les émotions en anglais, que nous y sommes sensibles, nous pouvons facilement repérer des mots courants comme *fear* (peur), *hope* (espoir), *joy* (joie), *love* (amour), *sadness* (tristesse) et leurs dérivés, qui sont utilisés pour les fidèles, alors que des mots comme *wrath* (colère) et *love* (amour) se réfèrent à Dieu. Une enquête systématique révèle que ces mots étaient usités de manière identique par les hommes et les femmes. Cette méthode, pour intéressante qu'elle soit pour repérer les émotions, nous incite à conclure qu'il n'y a pas de différence dans les mots convoqués par les hommes et les femmes pour dire les émotions.

Mais nous pouvons affiner le questionnement. L'examen du contexte dans lequel apparaissent ces mots peut produire des résultats plus intéressants. Alors que les hommes – tels John Shepard, dont le récit est à cet égard un bon exemple – mettent en avant leur besoin d'être aimé par le Christ et leur peur de ne pas aimer Dieu, les femmes utilisent le plus souvent le mot *love* pour parler de leurs sentiments à l'égard des autres membres de la congrégation. Quand on lui demande quels versets des Écritures la réconfortent, Goodwife Jackson répond : « Galates 5, 6, Car en Jésus Christ, ni la circoncision ni l'incirconcision

¹⁷ Swaim 1992 : 22.

¹⁸ McCarl 1991 : 461 (Downey), 458-460 (Gookin), 461-463 (Starr).

n'a maintenant de valeur, mais la foi qui est agissante par l'amour »¹⁹. L'amour évoqué dans ce passage renvoie principalement à son sentiment envers les saints, c'est-à-dire les autres membres de sa congrégation. De même, Elizabeth Dunster témoigne qu'en « méditant sur [1] Jean [3, 14], nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que [nous] aimons les frères ; et j'ai regardé : ils étaient précieux, ceux-là qui étaient [un] fardeau sacré »²⁰. Cet amour pour la congrégation révèle peut-être une utilisation quelque peu genrée du terme *love* ; soulignons toutefois que Robert Browne, lui aussi, déclare qu'il est venu pour « aimer le peuple de Dieu »²¹.

Pendant, les hommes aussi bien que les femmes valorisent l'espoir, dont ils déplorent l'absence tout en « espérant avoir de l'espoir ». Ainsi, Robert Browne apprend-il d'un « homme pieux » quelle est « l'existence malheureuse des méchants, qui vivaient sans Dieu dans [le] monde et sans espoir ». Il s'applique cet enseignement à lui-même quand il se retrouve « en mauvaise compagnie » : « si je continuais de la sorte, je n'aurais aucun espoir d'être pardonné »²². Le capitaine Gookin perçoit sa « nature ignoble » et ses « péchés véritables », mais il se lamente d'avoir « péché devant Dieu, et je demeurai ici pendant quelques mois. Et de ce fait, j'espérai que le Christ m'aiderait, mais je ne savais pas comment »²³. Ces confessions ne sont pas très différentes de celle de Goodwife Jackson, réconfortée par la prophétie d'Isaïe (Is. 42, 3) selon laquelle Dieu ne briserait pas un roseau cassé ; ce verset lui donne « un peu d'espoir que, malgré sa faiblesse, il ne [la] briserait pas »²⁴. Et Mistress Smith regrette de pleurer excessivement la mort de son mari au lieu de s'en remettre à Dieu : « Ton Créateur est ton époux [Is. 54, 5] » ; mais des versets de l'Apocalypse « me restaurèrent [...] et j'eus l'espoir de pouvoir trouver un temps de moisson dans mes afflictions »²⁵.

¹⁹ McCarl 1991 : 449.

²⁰ *Ibid.* : 465.

²¹ *Ibid.* : 451.

²² *Ibid.* : 451.

²³ *Ibid.* : 454.

²⁴ *Ibid.* : 446.

²⁵ *Ibid.* : 464.

Par ailleurs, les contextes dans lesquels les hommes et les femmes évoquent la peur ne sont pas très différents. La peur était une émotion ambiguë : on la désirait quand il s'agissait de la peur du Christ, mais on devait éviter de craindre pour son bien-être individuel. Elizabeth Stone cite ainsi la « peur du Christ » parmi d'autres choses désirables²⁶. Mais quand Goodwife Stevenson, mécontente, se souvient que Dieu maudit les mécontents, « j'en conçus de la peur. Et le Seigneur se retira de moi »²⁷. John Shepard éprouve de la mauvaise peur, car il appelle Dieu « mal à propos, à cause de ses peurs »²⁸. Le capitaine Gookin dit que Dieu « lui inspira le désir de le craindre », mais il n'en demeure pas moins « prisonnier » de ses péchés²⁹.

Le langage du cœur

La recherche d'« émotions basiques » genrées est, pour reprendre des formulations puritaines, « inutile » (*unprofitable*) et « infructueuse » (*unfruitful*)³⁰. L'amour, la peur et l'espoir appartiennent, à n'en pas douter, au répertoire des émotions puritaines, mais elles sont loin d'en recouvrir tout l'éventail.

Il est plus efficace de voir si l'on peut établir une liste de mots dénotant des émotions *pour les puritains eux-mêmes*. Ces femmes et ces hommes ne parlaient certes pas d'émotions en tant que telles, mais ils connaissaient les « affections » (*affections*), terme dont le sens a, pendant longtemps, à peu près recouvert ce que nous appelons aujourd'hui « émotions ». On en relève quelques occurrences dans les confessions. Quand il trouve du réconfort dans un passage des Écritures, Abram Smith déclare : « Mes affections en furent revivifiées »³¹. Comfort Starr assiste à un sermon qui le persuade qu'il

²⁶ McCarl 1991 : 466.

²⁷ *Ibid.* : 443.

²⁸ *Ibid.* : 444.

²⁹ *Ibid.* : 455.

³⁰ Par exemple *unprofitable* dans la confession de Mistress Joseph Cooke, McCarl 1991 : 460 ; *unfruitful* dans celle de Mistress Gookin, McCarl 1991 : 460.

³¹ McCarl 1991 : 457.

« manquai[t] d'affections, et [que] [son] cœur [était] endurci »³². Dorcas Downey a une approche systématique de la question : elle observe qu'il y a deux sortes d'humiliation, l'une procédant de l'intellect (*intellectual*), l'autre des affections (*affectionate*). Elle a fort bien pu s'inspirer de Shepard, dont le traité *The Sincere Convert* commence par clarifier la différence entre l'« intelligence » (*understanding*) et les « affections ». Et de poursuivre : « Je passe (en cette époque éclairée) sur le premier terme, et comme je suis entouré de gens dont le cœur est assez endurci, je commence par le second »³³. Shepard l'explique clairement, le cœur était le siège des affections :

Estimant que son cœur est sincère parce que de bonnes affections y logent [...] plus d'une âme égarée tient le raisonnement suivant : je suis soit un homme profane, soit un hypocrite, soit un homme droit. Je ne suis pas profane, grâce à Dieu, car je ne m'adonne ni à la paillardise, ni à la boisson, ni à l'extorsion, ni aux obscénités [...], donc je suis droit. Pourquoi ? Ah, parce que mon cœur est bon ; mes affections et mes désirs intérieurs sont meilleurs que ma vie extérieure [...]. Je connais mon propre cœur, et le cœur est tout ce que Dieu désire. [...] C'est là l'une des principales causes et raisons d'erreur parmi les hommes qui pensent le plus grand bien d'eux-mêmes : ils ne sont pas capables de faire la différence entre les bons désirs et les affections fortes qui sont suscitées par l'amour du Christ³⁴.

Puisque les émotions logeaient dans le cœur, voyons quelles confessions évoquent le cœur et essayons de déterminer si elles présentent des différences genrées.

En tout et pour tout, on dénombre 98 références au cœur dans les confessions, mais 43 de ces occurrences sont concentrées dans le témoignage de deux femmes, Goodwife (Isabelle) Jackson (19 références) et Mistress (Mary) Gookin (24 références). La seule confession masculine à s'approcher, par son recours au langage du

³² McCarl 1991 : 462.

³³ Shepard 1853a : 8.

³⁴ *Ibid.* : 80. Shepard évoque parfois « les affections de l'âme », comme dans Shepard 1853b : 112. Dans Shepard 1853b : 94, il explique que les affections se dirigent dans deux directions possibles : « comme les cours d'eau, les affections d'un homme doivent se diriger quelque part ; et c'est une règle en théologie que d'empêcher les affections de se diriger vers la créature, et dans un cœur sincère, elles se dirigeront vers le Christ (*Livre d'Osée* [Os] 2, 6-7) ».

cœur, de ces deux récits féminins est celle de Jonathan Mitchell, avec 12 allusions. Mitchell avait un niveau d'instruction exceptionnel ; il était diplômé d'Harvard et il succéda à Shepard en tant que pasteur de l'Église de Cambridge en 1650³⁵. Faut-il en conclure que Jackson et Gookin étaient plus cultivées que d'autres membres de leur congrégation et que les références au cœur signalent leur appartenance à une élite plus érudite ? Peut-être bien. Certes, Isabelle Jackson ne dit pas avoir *lu*, mais plutôt *entendu* des sermons. Mais son témoignage est suivi par un grand nombre de questions, auxquelles elle donne des réponses assez détaillées. C'est sa confession qui, entre toutes, fut soumise à l'examen le plus précis. Dans le témoignage de Mary Gookin, en revanche, on trouve une référence à la lecture d'un extrait de la Bible : « lisant ce verset, Ce que je pourrais faire de plus pour ma vigne, etc. », une référence à Isaïe 5, 5³⁶. Gookin s'était convertie tardivement et elle débute sa confession par la déclaration suivante : « le Seigneur commença à agir une première fois sur mon cœur par l'intermédiaire de Mr. Tompson ». À cette époque, elle était déjà mariée et vivait en Virginie avec son mari, le capitaine Daniel Gookin (1612-1687). En 1642, William Thompson avait été envoyé du Massachusetts en Virginie, et quand il retourna dans le Massachusetts, les Gookin le suivirent. Le capitaine Gookin, qui allait être nommé surintendant des Affaires indiennes dans le Massachusetts, était une figure importante dans ces deux colonies. Pourtant, contrairement à sa femme, il n'avait aucune prédilection pour les références au cœur et ne mentionne son propre cœur qu'à six reprises. Toutes les confessions, qu'elles soient masculines ou féminines, évoquent le cœur au moins une fois ; cependant, dans la mesure où les récits des femmes sont en général plus courts et moins nombreux que ceux des hommes, il est peut-être significatif que les allusions au cœur soient réparties à parts égales entre les deux sexes— si l'on exclut les cas particuliers de Jackson, Gookin et Mitchell— avec 23 occurrences dans les récits féminins et 24 dans les récits masculins. Pour autant, on ne distingue pas de différences de genre manifestes.

³⁵ McCarl 1991 : 439.

³⁶ *Ibid.* : 459.

Les métaphores associées au cœur ne sont pas davantage genrées. Elizabeth Oakes « pensai[t] que Dieu ne lui donnerait jamais plus un cœur apte à le chercher », alors que John Shepard demanda à un voisin : « dans quel état serait mon cœur si je n'étais pas assez revivifié pour chercher Dieu ? », celui-ci lui répondit que « c'était une grâce de s'inquiéter de ne pas posséder un meilleur cœur pour chercher Dieu »³⁷. Le traité de Shepard sur les Vierges sages et les Vierges folles aide à comprendre la réponse du voisin : il faut d'abord avoir « le désir d'être meilleur » ; ce n'est qu'à partir de ce moment que le cœur peut renoncer à ses concupiscences et à ses péchés et « chercher davantage le Christ »³⁸. De toute évidence, John avait accompli le premier pas, ce qui « était une grâce ».

De même, les hommes comme les femmes pouvaient avoir un cœur dur, de pierre, ou ne portant pas de fruits. Mary Gookin, dont les références au cœur sont, on l'a vu, les plus riches de tout le corpus, rapporte : « je pensais que le Seigneur avait fait beaucoup de choses, mais mon cœur n'avait donné que peu de fruits »³⁹. Jonathan Mitchell observe de même : « la dureté de mon cœur était excessivement grande et je la considérai souvent avec horreur. [...] Mon cœur était endurci, et persévérant dans cet état, quand mon cœur était désolé, je pensai qu'il n'y avait d'autre chemin que Dieu pour atteindre le Christ »⁴⁰. Les images qui opposaient l'humide et le sec, l'abondance et la désolation étaient courantes dans les écrits spirituels. Dans *The Sound Believer*, Shepard écrit par exemple : « la foi qui fait jaillir des fontaines sacrées de tristesse, d'amour, de gratitude, d'humilité, etc., qu'est-ce, sinon la foi salvatrice, œuvre de l'Esprit saint, car grâce à elle l'Esprit irrigue avec abondance le cœur sec et désolé »⁴¹ ? À la lecture de tels passages, on peut penser que les pasteurs à la tête des Églises mettaient à la disposition des membres de leur congrégation le vocabulaire à l'aide duquel ces

³⁷ Pour Oakes, voir McCarl 1991 : 441 ; pour John Shepard, voir McCarl 1991 : 445.

³⁸ Shepard 1853b : 178.

³⁹ McCarl 1991 : 459.

⁴⁰ *Ibid.* : 456-457.

⁴¹ Shepard 1853a : 198-199.

femmes et ces hommes pouvaient verbaliser leurs expériences et appréhender leurs sentiments.

Les émotions de la pratique

Faut-il en conclure que les émotions puritaines n'étaient pas genrées ? Les hommes et les femmes utilisaient un vocabulaire identique, puisé dans la Bible et dans des sermons. Les références au cœur, le siège des émotions, étaient plus fréquentes chez les femmes, mais dans tout le corpus, aucun témoignage n'omet de mentionner le cœur. Avons-nous retenu de mauvais critères pour identifier les différences émotionnelles ? Monique Scheer a suggéré que les pratiques corporelles habituelles sont une dimension essentielle des émotions. Les émotions ne sont pas tant « ressenties » (*experienced*) que « jouées », « interprétées » (*acted out*), dans des pratiques qui les *créent*, les *expriment* et les *renforcent* simultanément. Les hommes et les femmes de la congrégation de Shepard avaient-ils des pratiques émotionnelles différentes ?

Pour examiner cette possibilité, j'ai retenu deux témoignages assez courts, présentés par deux membres plutôt obscurs de l'Église de Shepard. Je ne peux pas affirmer qu'ils sont plus « représentatifs » que les autres textes du recueil. Je les ai choisis parce qu'ils ont la même longueur (et ne présentent donc pas de différences de genre à cet égard), parce qu'ils sont assez longs pour être révélateurs, mais assez courts pour se prêter à ce genre d'étude, et parce que ni l'homme, ni la femme n'étaient particulièrement connus. Le texte n°1 est ma version annotée du témoignage (d'une longueur de 34 lignes dans l'édition imprimée) de Goodwife (Jane) Stevenson⁴². Son mari, Andrew, était cordonnier ; il devint membre de l'Église de Shepard avant sa femme. Le couple, qui avait quitté l'Angleterre pour le Massachusetts quelque temps avant 1643, avait huit enfants⁴³.

⁴² McCarl 1991 : 442-443.

⁴³ Voir les éléments biographiques dans McCarl 1991 : 436.

Encadré n°1

Goodwife Stevenson⁴⁴

Quand il plut au Seigneur de me faire voir mes péchés, ce fut par l'affliction, car la peste était là. J'[étais] entourée par [la] colère de Dieu⁴⁵, et certains de ceux avec qui je me trouvais [furent] mis dans [la] tombe en 24 heures, et pourtant le Seigneur m'épargna, et je savais très bien que je pourrais être la prochaine dans la tombe à cause de mes péchés. Et j'avais péché contre Dieu et désobéi à mes parents, et je pensais de ce fait que Dieu allait m'éprouver, et que je ne méritais pas de vivre et que j'[allais] mourir à cause de mes péchés, et de ce fait je priai pour que Dieu m'épargnât. Le Seigneur m'affligea en même temps que les autres, mais le Seigneur me donna la vie et m'épargna. Et de ce fait j'avais un désir plus grand d'entendre la parole. Et de ce fait [je désirais] ne plus pécher, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire⁴⁶ – c'est à cela que je pensai. Et un homme pieux me demanda comment je me conduisais, et je lui dis que je désirais mieux connaître Dieu, et il demanda ce que je pensais de mes prières : me porteraient-elles vers le ciel et [le Seigneur] les accepter[ait]-il ? Je dis que je le pensais. Et il me dit que dans ce cas, chacune de mes prières était une abomination⁴⁷, et qu'il pourrait me condamner pour chacune aussi longtemps que je me reposerais sur la moindre de mes propres actions. Et je lui demandai ce que je devais faire ; [et la réponse était que] si jamais il m'avait fait du bien, c'était pour celui qui porte le même nom que lui, et par sa grâce, et de ce fait je vis encore mieux ma propre indignité. Et de ce fait, ayant poursuivi mon chemin jusqu'en Nouvelle-Angleterre, je désirais que Dieu se glorifiât lui-même par ma venue. Et arrivée ici, je fus confrontée à des difficultés et à des épreuves et je sombrai dans le mécontentement. Et quand j'entendis, le jour du Sabbat, comment Dieu punit les créatures mécontentes, et comment les

⁴⁴ McCarl 1991 : 442-443.

⁴⁵ *Épître aux Romains* [Rm] 1, 18 : « La colère de Dieu se révèle du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes qui retiennent la vérité dans l'injustice ». Les citations bibliques sont tirées de la Bible de Genève de 1599, l'édition de la Bible généralement utilisée par les puritains [NdIT : la traduction française s'appuie sur la traduction de Louis Segond, que nous avons adaptée pour suivre au plus près le texte de la Bible de Genève].

⁴⁶ *Évangile selon Jean* [Jn] 5, 14 : « Et quelque temps plus tard, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit : Vois, tu as été guéri, ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire ».

⁴⁷ Proverbes [Prov] 28, 9 : « Celui qui détourne l'oreille pour ne pas écouter la loi, même sa prière sera une abomination ».

Israélites agirent ainsi, et comment, ensuite, bien qu'ils obtinssent ce qu'ils avaient désiré, ce fut avec une malédiction, et j'en conçus de la peur. Et le Seigneur se retira de moi, et mes péchés étaient si grands comparés à la délivrance dont je jouissais. Et le Seigneur mit ce verset [dans mon esprit], Vous tous qui êtes fatigués, je vous donnerai du repos⁴⁸, et Si les péchés sont comme le cramoisi, le Seigneur les rendra comme la laine⁴⁹. Et j'entendis Mr. S[hépard prêcher] que le Christ viendrait au milieu d'une flamme de feu, etc. et de ce fait je demandai au Seigneur de pouvoir le connaître. Et entendant Mr. S[hépard], que le Seigneur rechercherait nos péchés secrets, nos pensées vaniteuses, et je demandai au Seigneur d'implanter sa peur dans mon cœur⁵⁰. Et ce verset de l'Écriture [où il est dit], je vous ai choisis, que ceux qui n'abandonnent pas leur père et leur vie n'est [sic] pas digne. Je me suis souvent demandé si je serais capable d'agir ainsi sans que le Seigneur me donne de la force. Et Mr. S[hépard] qui nous montrait combien nous étions disposés à nous contenter des choses de ce monde.

[On lui] demanda où le Christ était esprit. [Elle répondit que] du côté de la main droite tout était juste⁵¹.

Je me propose de comparer les pratiques émotionnelles dans ce récit avec celles de Robert Browne, dont la confession annotée constitue le texte n°2⁵². Son témoignage comporte également 34 lignes. Il quitta l'Angleterre en 1635 à l'âge de 24 ans et se maria en 1649 ; sa femme

⁴⁸ *Évangile selon Matthieu* [Matt] 11, 28 : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos ».

⁴⁹ Isaïe [Is] 1, 18 : « Venez et discutons ensemble, dit le Seigneur. Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine ».

⁵⁰ *Deuxième épître aux Thessaloniens* [2Th] 1, 7-8 : « Et de vous donner, à vous qui êtes affligés, du repos avec nous, lorsque le Seigneur Jésus apparaîtra du ciel avec ses anges puissants, / Au milieu d'une flamme de feu, pour prendre vengeance de ceux qui ne connaissent pas Dieu et n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus Christ » ; Psaumes [Ps] 90, 8 : « Tu as mis devant toi nos iniquités, et à la lumière de ta face nos péchés cachés ».

⁵¹ Actes [Ac] 2, 32-33 : « C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité, nous en sommes tous témoins. / Élevé depuis par la droite de Dieu, il a reçu de son Père la promesse de l'Esprit saint, il a répandu ce que vous voyez et entendez maintenant ».

⁵² McCarl 1991 : 451-452.

n'adhéra jamais à l'Église. Selon McCarl, « il n'a laissé aucune empreinte notable dans les archives de Cambridge »⁵³.

Encadré n°2

Robert Browne⁵⁴

En Angleterre, le Seigneur me montra le mal du péché par l'intermédiaire d'un homme pieux, qui me montra [l']existence malheureuse des méchants, qui vivaient sans Dieu dans [le] monde et sans espoir. Et je me dis que je devais être l'un d'eux. Et ainsi je vis le mal que c'était de violer le Sabbat et de ne pas prier, car le peuple de Dieu ne prie pas [*sic*]. Et puis le Psaume 8 [de] David, [que Dieu] rend l'homme maître de tout⁵⁵, et de ce fait je me dis, Dieu attend quelque chose de moi pour que je vive comme bon me semble, moi qui ai reçu tant de grâces de Dieu. Et je compris le mal que c'était d'avoir de mauvaises fréquentations et que si je continuais de la sorte, je n'aurais aucun espoir d'être pardonné. Et ainsi je me dis que j'allais me réformer et je m'efforçai de prier et de respecter le Sabbat, et ainsi je me dis que je vivrais mieux que d'autres qui ne faisaient pas attention. Mais voyant d'autres personnes se divertir, j'étais tenté de tout arrêter, mais je fus pris de crainte et de tremblement, à tel point que je ne pus que faire demi-tour. Et je vivais avec un mauvais maître, et je me dis que j'irais 3 miles plus loin écouter quelqu'un [prêcher sur]. Comme des enfants nouveau-nés⁵⁶, et combien il était précieux pour ceux qui croyaient. Et de ce fait il me montra l'existence misérable de ceux qui n'étaient pas dans le Christ, je me considérai comme l'un d'eux, car je ne savais pas si le Christ me connaissait, ce que le Christ était, et sans connaissance [le] cœur ne peut pas être bon. Et alors le Seigneur m'a apporté des péchés si nombreux que je ne pouvais pas les compter et je me dis que je n'avais aucun espoir d'être pardonné. Mais je

⁵³ *Ibid.* : 437.

⁵⁴ McCarl 1991 : 451-452.

⁵⁵ Ps 8 : 4-6 : « Qu'est-ce qu'[un] homme, dis-je, pour que tu sois attentif à lui ? et le fils de l'homme pour que tu te soucies de lui ? / Car tu l'as fait un peu inférieur à Dieu, et tu l'as couronné de gloire et d'adoration. / Tu lui as donné la domination sur les œuvres de tes mains, tu as tout mis sous ses pieds ».

⁵⁶ *Première épître de Pierre* [1Pi] 2, 2 : « Désirez, comme des enfants nouveau-nés, le lait sincère de la parole, afin que par lui vous croissiez ».

me dis que j'allais utiliser des moyens. Je savais un peu lire, et ce verset, Matthieu 11, me vint à l'esprit, Venez à moi⁵⁷, et j'étais aussi content de ce verset que de n'importe quelle autre chose dans ma vie. Et je désirai que le Seigneur me délivrât du péché et de ce fardeau. Et [je me souvins d'] Isaïe 1, Bien que de cramoisi, [ils] seront plus blancs que la neige⁵⁸. Et ainsi, en cherchant Dieu, je trouvai un peu de repos, de réconfort et de force, et j'éprouvai de l'amour pour le peuple de Dieu. Et alors je pus passer devant mes compagnons et les haïr. Et je trouvai du plaisir dans la parole et les ordonnances du Sabbat, et la parole n'était plus ennuyeuse, mais [je] regrettais que [cela se] terminât aussi vite, et j'aimais fréquenter ceux qui en parlaient. Et ainsi, les temps étant difficiles et les bonnes gens s'en allant, je me dis que j'allais venir en Nouvelle-Angleterre. Et ici Dieu s'est rendu mon cœur encore plus agréable, il m'a montré ma vilénie et mon malheur, et ayant besoin de tout son amour pour contempler une créature aussi misérable, pour me montrer le mal du péché et pour m'aimer. Jean 6, Je ne t'abandonnerai pas ; approche-toi de moi et je t'attirerai vers moi⁵⁹ ; Cherche et trouve⁶⁰. Et considérant l'excellence du Christ je me suis mis à l'aimer.

Faisons une lecture rapprochée de ces deux textes, en commençant par celui de Stevenson. Nous y relevons un certain nombre de mots exprimant des émotions qu'il convient de garder présents à l'esprit, car *toutes* les pratiques ne sont pas émotionnelles ; par conséquent, il ne faut pas laisser de côté certains mots, mais plutôt les mettre en relation avec les pratiques qui y sont associées. Stevenson commence son récit en parlant de la peste, à laquelle elle réchappa. À la suite de cela, elle note la « colère de Dieu » et ses propres péchés. Ainsi, elle présente en quelques mots son schéma émotionnel général et habituel : un mélange (ou peut-être une séquence). Elle voit qu'elle est épargnée, se rend compte de son indignité, craint Dieu et considère

⁵⁷ Matt 11, 28 : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos ».

⁵⁸ Is 1, 18 : « Venez et discourons ensemble, dit le Seigneur. Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine ».

⁵⁹ Jn 6, 44 : « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour ».

⁶⁰ Matt 7, 7 : « Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira ».

qu'elle vit dans le péché. Nous constatons que ce schéma se répète quand elle « pria(i)t pour que Dieu (l') épargnât », pensant pendant un moment que ses prières étaient efficaces (qu'elles la « porteraient [...] vers le ciel »), mais se rendant compte rapidement qu'elle était dans le péché et que ses prières étaient une « abomination ».

En Angleterre, ses péchés spécifiques étaient la désobéissance à ses parents et le fait de considérer que sa prière était féconde. Elle pensait que son départ pour les colonies plairait à Dieu : il allait « se glorifie[r] lui-même » par sa venue. Au lieu de cela, elle « fu[t] confrontée à des difficultés et à des épreuves et ... sombr[a] dans le mécontentement ». De nouveau, elle eut peur, car elle savait qu'elle pouvait être frappée de « malédiction », comme les Israélites. Sa bonne fortune (« la délivrance dont je jouissais ») était subjuguée par le péché. La conversion de Stevenson fut effectuée par Matthieu 11, 28 et Isaïe 1, 18, les deux passages bibliques les plus cités dans tout le corpus des confessions, également évoqués, nous le verrons, par Robert Browne⁶¹. Ici, le schéma subit une légère inflexion, car elle accueille maintenant ses péchés parce que le Seigneur les cherchera le jour du jugement et elle « demand[e] au Seigneur d'implanter sa peur dans [son] cœur »⁶². Néanmoins, son témoignage se s'achève sur une incertitude considérable : est-elle digne du salut ? ne se contente-t-elle pas trop des « choses de ce monde » ?

De manière répétée, Mary Stevenson ressent la possibilité de la faveur divine, considère ensuite qu'elle vit dans le péché, pour enfin éprouver de la peur. Il s'agit là d'habitudes de pensée, mais aussi de

⁶¹ Matt 11, 28 : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos » ; Is 1, 18 : « Si vos péchés sont comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine ».

⁶² Pour plus de précision sur le contexte de ces sermons, voir Shepard 1853a : 41 : « Considérez la manière de sa venue. Il viendra dans une flamme de feu – les cieux seront en flammes – et les éléments fondront sur toi comme du plomb brûlant [...] [Ce jour-là], les choses ne seront pas bouleversées subitement, comme on le conçoit avec des pensées charnelles. [...] Non, non ; cela prendra beaucoup de temps, pour que le monde puisse voir les péchés secrets des méchants ici-bas. [...] Tremble donc, opportuniste ; tremble, hypocrite ; tremble, toi qui vis dans des péchés secrets sous l'œil du Juge qui voit tout ».

pratiques des sens et donc du corps. Elle part pour le Massachusetts pour plaire à Dieu. Inlassablement, elle écoute la parole de Dieu, pose des questions et met des mots sur ses sentiments. Sa confession devant la congrégation de Shepard est conforme à sa manière habituelle de parler et d'écouter : non seulement se confesse-t-elle à voix haute à la fin de son témoignage, mais elle écoute bien la question qu'on lui pose et y répond.

Robert Browne, dont le témoignage nous permet ici d'étudier les pratiques émotionnelles des hommes, présente un spectre émotionnel plus large. Son récit commence, comme tous les autres, par l'évocation du péché. Dans le cas présent, ces péchés sont la violation du Sabbat, l'absence de prières et la fréquentation de personnes impies (ce qu'il appelle *company-keeping*). Puis, entendant la parole de Dieu par l'intermédiaire d'un « homme pieux » et pensant aux Écritures, il se rend compte qu'il doit modifier son comportement. Tenté de revenir en arrière, il est pris de « crainte et de tremblement ». Évitant son « mauvais maître » (probablement l'homme pour lequel il travaille), il envisage d'aller « 3 miles plus loin » pour « écouter quelqu'un ». Il s'agit là du premier voyage mentionné dans son récit. Cet épisode débouche sur une période de désespoir, puis de détermination : « j'allais utiliser des moyens » (*means*). Or, les « moyens » puritains étaient justement les pratiques nécessaires pour mener une vie pieuse et avoir un cœur bien disposé : écouter l'Évangile, lire les Écritures, méditer et prier⁶³. Browne lit le passage rassurant de Matthieu qui reconforta également Stevenson et il se sent « content ». Se souvenant de la citation d'Isaïe sur les péchés qui d'écarlates deviennent blancs il « trouve[e] un peu de repos, de réconfort et de force pour lutter contre [le péché] ». Désormais, il aime « le peuple de Dieu » et hait ses anciens compagnons ; il « trouve[e] du plaisir » dans le Sabbat, la parole de Dieu et les « ordonnances » (*ordinances*), que Charles Buck définit ainsi :

⁶³ Buck 1807, 2 : 87 donne la définition suivante des « moyens » : « ces devoirs que nous accomplissons pour améliorer notre esprit, toucher notre cœur et obtenir des grâces spirituelles ; comme écouter l'Évangile, lire les Écritures, pratiquer l'examen de conscience, méditer, prier, louer, avoir des conversations chrétiennes, etc. [...] Jésus Christ, quand il était sur terre, utilisait des moyens : il priait, exhortait et faisait le bien en se rendant d'un endroit à l'autre ».

« les institutions que Dieu a ordonnées pour son culte »⁶⁴. C'est alors qu'intervient son second voyage, cette fois-ci à travers l'Atlantique pour regagner la Nouvelle-Angleterre, où « Dieu s'est rendu mon cœur encore plus agréable [...] et ayant besoin de tout son amour pour contempler une créature aussi misérable ». Bien que profondément pécheur, Browne est maintenant sûr de son amour pour Dieu.

Dans ce passage, la séquence émotionnelle est complexe : péché, peur, désespoir, joie, réconfort, force, plaisir, amour. Il s'agit d'une véritable narration, triste au début, désespérante au milieu et heureuse à la fin. Browne n'était pas limité par les pratiques restreintes de Stevenson, qui consistaient pour l'essentiel à écouter et à parler ; au contraire, il les compléta par des « moyens » et des « ordonnances » efficaces, qui conduisirent à son revirement et à sa conversion. De fait, Browne eut recours à ces nombreuses pratiques puritaines – la lecture, l'écoute, la méditation, le baptême, le chant, le jeûne – qui exprimaient, suscitaient et renforçaient avec efficacité ses émotions les plus heureuses. Ces pratiques étaient des « habitudes du corps ». Il convient d'y ajouter, en outre, la pratique du voyage, une pérégrination de trois miles d'abord, pour aller écouter un bon ministre, puis à travers l'Atlantique, pour suivre « les bonnes gens [qui] s'en allaient », ce qui était plus important encore pour Browne que pour Stevenson.

Pour résumer, les séquences émotionnelles dans ces deux récits, l'un masculin, l'autre féminin, sont assez différentes, tout comme le recours aux moyens et aux ordonnances. Stevenson avait des ressources limitées : elle ne connaissait que des sermons ou des passages bibliques. Son répertoire émotionnel était, de ce fait, restreint. Browne connaissait mieux les nombreuses possibilités permettant l'expression religieuse et émotionnelle : respecter le Sabbat, observer les ordonnances, utiliser les moyens. Elles eurent sur lui un effet transformateur. La comparaison entre Stevenson et

⁶⁴ Buck 1807, 2 : 208 poursuit par l'énumération de ces institutions : « comme le baptême [...], la Cène, [...] le ministère public ou la prédication et la lecture de la parole, [...] l'écoute de l'Évangile, [...] la prière publique, [...] le chant des psaumes, [...] le jeûne, [...] les actions de grâce solennelles ». Dans les ellipses figurent des citations bibliques.

Browne suggère qu'il y avait un avantage considérable à être un homme dans la ville puritaine de Cambridge au XVII^e siècle. Les hommes avaient la possibilité d'exprimer un éventail plus large de sentiments ; ils pouvaient même se sentir heureux, reposés, renforcés, et amoureux.

La représentativité de ces expériences

Mais dans quelle mesure les expériences de Stevenson et de Browne sont-elles représentatives de celles des femmes et des hommes en général ? Assurément, chaque histoire est différente, chaque séquence émotionnelle est individuelle. Dans un sens, on ne peut pas les comparer. En examinant la teneur émotionnelle de la fin de ces deux témoignages, leurs notes finales, en quelque sorte, nous pouvons toutefois aboutir à une conclusion sommaire. Le récit de Stevenson s'achève sur les tentations de la vie ici-bas, celui de Browne sur l'amour du Christ. La première reste anxieuse, alors que le second a l'assurance de son salut.

Comparons ces passages avec la fin des autres témoignages⁶⁵. Elizabeth Oakes termina en disant : « Je pensais que j'étais tellement inapte et indigne que j'étais inapte »⁶⁶. De la même manière, Mistress Gookin conclut : « Le Christ ne m'était pas si précieux et jusqu'à ce jour je suis restée une branche infructueuse »⁶⁷. Mistress Joseph Cooke, peut-être la plus malheureuse de toutes, termina ainsi : « Et souvent je vivais dans la tristesse, accablée de nombreuses peurs, mais je ne pouvais pas les surmonter et m'ouvrir de mon état à qui que ce soit. Que le Seigneur m'humilie pour cela »⁶⁸. Mistress Smith acheva son récit en déclarant : « [je] me résolus à placer ma confiance en Dieu tant que j'étais de ce monde »⁶⁹. Elizabeth Dunster « vit un cœur incrédule. Et Dieu m'a aidée à lutter contre des péchés et des

⁶⁵ Même ici, il y a une ambiguïté, car certaines de ces confessions sont suivies de questions et de réponses, alors que d'autres non. J'ai décidé de ne prendre en compte que le texte des confessions elles-mêmes.

⁶⁶ McCarl 1991 : 442.

⁶⁷ *Ibid.* : 460.

⁶⁸ *Ibid.* : 461.

⁶⁹ *Ibid.* : 465.

tentations depuis que je suis arrivée ici »⁷⁰. Elizabeth Stone termina par l'énumération de trois choses désirables, la prudence, l'ardeur dans la prière et la peur du Christ, et finit par une question : « Comment reconnaître une pensée de paix ? »⁷¹ Goodwife Jackson demeura indécise : « J'aurais pu me sentir mieux, mais je me disais que le Seigneur voyait que j'allais être élevée ; c'est pour cela que le Seigneur se retirait de moi aussi souvent. J'aurais eu plus de réconfort et de repos si j'avais fait bon usage de ce que j'avais »⁷². Bien qu'elle éprouvât une forme de soulagement, elle était incapable de jouir pleinement des largesses divines⁷³. De toutes les femmes, Dorcas Downey était la plus confiante :

le Seigneur s'adressa à moi avec sa parole quand j'étais si accablée de tristesse parce que j'avais déshonoré Dieu. Et Dieu m'apporta à ce verset, Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos⁷⁴ [Matt 11, 28].

Dans le meilleur des cas, les femmes exprimaient ainsi leur conviction que les paroles rassurantes de Dieu qu'elles trouvaient dans les Écritures pouvaient s'appliquer à elles. Aucune d'entre elles ne conclut sur une note de joie ou d'amour. Celle qui avait le plus d'espoir était « accablée de tristesse ». Elles éprouvaient toutes de l'incertitude quant à la manière dont Dieu les considérait et regrettaient toutes de ne pas pouvoir profiter pleinement du « soulagement » et du « repos » qui, d'une manière ou d'une autre, restaient hors de leur portée.

Les hommes avaient bien plus de certitude, d'espoir et de confiance. John Shepard conclut : « J'espère de l'amour, car Dieu a entendu les prières que j'ai faites pour subjuguier mes péchés »⁷⁵. Abram Arrington déclara : « Je fus encouragé à le chercher. Le Seigneur me laissa voir que je le désirais et que je voulais le

⁷⁰ McCarl 1991 : 466.

⁷¹ *Ibid.* : 466.

⁷² *Ibid.* : 448.

⁷³ *Ibid.* : 457.

⁷⁴ *Ibid.* : 461.

⁷⁵ *Ibid.* : 445.

chercher »⁷⁶. Les sentiments de Comfort Starr étaient comparables : « Le Seigneur emporte mon cœur avec lui et pour m'aider à lutter contre certains péchés, ce qui m'encourage encore à chercher le Seigneur »⁷⁷. Jonathan Mitchell observa : « Le Seigneur me laissa quelque chose de son amour et du Christ et, surtout ces derniers temps, un certain sentiment de douleur et de douceur »⁷⁸. Il est vrai que le capitaine Gookin se montra hésitant : « [J'en] suis venu à jouir de Dieu, et pourquoi est-ce-que je contemple à nouveau les choses extérieures [?] »⁷⁹ Mais seul Abram Smith exprima des sentiments semblables à ceux des femmes : il considérait être si grand pécheur « que le Christ, s'il venait, ne [le] reconnaîtrait pas »⁸⁰.

*

La religion ne l'emportait pas sur le genre, du moins pas dans la congrégation de Shepard dans les années 1648-1649. Mais il a fallu appliquer aux sources trois approches méthodologiques distinctes pour faire apparaître les différences entre les hommes et les femmes. La première approche, qui s'appuie sur la notion d'« émotions basiques », conduit à une impasse. On obtient de meilleurs résultats quand on prend en compte les « affections du cœur », telles qu'elles étaient comprises par les membres de la congrégation, puisqu'on apprend ainsi que les femmes étaient un peu plus susceptibles d'utiliser le vocabulaire du cœur que les hommes. Mais quand on examine le contexte précis dans lequel les émotions étaient déployées par les hommes et les femmes – quand on prend en considération leurs séquences narratives et leurs pratiques émotionnelles habituelles – on constate des différences marquantes, que l'on ne peut pas entièrement attribuer au « meilleur niveau d'instruction » des hommes. Ni Jane Stevenson, ni Robert Browne n'étaient particulièrement bien instruits. Mais quand on compare leurs récits, on constate que Browne était plus actif, plus

⁷⁶ McCarl 1991 : 451.

⁷⁷ *Ibid.* : 463.

⁷⁸ *Ibid.* : 457.

⁷⁹ *Ibid.* : 455.

⁸⁰ *Ibid.* : 458.

conscient des possibilités et des pratiques émotionnelles qui s'offraient à lui et, au bout du compte, plus sûr de la grâce de Dieu. Cette confiance s'exprime à la fin de toutes les confessions masculines, à une exception près, alors qu'on ne la trouve dans aucune confession féminine.

S'il n'existe pas de méthode simple pour accéder aux émotions, il est plus difficile encore d'identifier des émotions genrées. On aurait certainement tort d'imaginer, du moins en ce qui concerne la congrégation de Shepard, que l'un des deux sexes avait le monopole d'une émotion particulière. Les modes d'expression masculins et féminins ne différaient pas davantage. Le discours des hommes et des femmes était imprégné de la langue de la Bible ; les mêmes passages apparaissent inlassablement dans leurs récits. Mais ces similitudes s'avèrent être superficielles. Il y a bien des différences, des différences importantes, mais elles sont enchâssées dans chaque récit pris dans son ensemble. Et ceci est en effet conforme à la vision du monde puritaine, selon laquelle la vie (comme l'au-delà) n'est pas déterminée par un seul moment, mais – pour reprendre la formulation de Mistress Gookin – par « des hauts et des bas » permanents⁸¹.

Traduit de l'anglais par Paula Barros

Sources

- BUCK Charles, 1807, *A Theological Dictionary Containing Definitions of All Religious Terms*, 2 vol., Philadelphia, Dickinson.
- COTTON John, 1659, *A treatise of the covenant of grace, as it is dispensed to the elect seed, effectually unto salvation*, London, Ja. Cottrel, for John Allen.
- MCCARL Mary Rhinelander, 1991, « Thomas Shepard's record of relations of religious experience, 1648-1649 », *The William and Mary Quarterly*, 48/3, p. 432-66.
- SHEPARD Thomas, 1853a, *Sincere Convert*, in *The Works of Thomas Shepard*, vol. 1, 9-109, Boston, Doctrinal Tract and Book Society.
- , 1853b, *The Sound Believer*, in *The Works of Thomas Shepard*, vol. 1, 111-284, Boston, Doctrinal Tract and Book Society.
- , 1853c, *The Parable of the Ten Virgins Unfolded*, in *The Works of Thomas Shepard*, vol. 2, Boston, Doctrinal Tract and Book Society.

⁸¹ McCarl 1991 : 460.

Bibliographie

- ALTHOFF Gerd, 2003, *Die Macht der Rituale. Symbolik und Herrschaft im Mittelalter*, Darmstadt, Primus Verlag.
- BREMER Francis J. & Tom WEBSTER (eds), 2006, *Puritans and Puritanism in Europe and America: a comprehensive Encyclopedia*, Santa Barbara, ABC-CLIO.
- BROOMHALL Susan (ed.), 2015, *Authority, Gender and Emotions in Late Medieval and Early Modern England*, Houndmills, Palgrave, Macmillan.
- CALDWELL Patricia, 1983, *The Puritan Conversion Narrative: the beginnings of american expression*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DORSEY Andy, 2014, « A rhetoric of American experience: Thomas Shepard's *Cambridge Confessions* and the *Discourse of Spiritual Hypocrisy* », *Early American Literature*, 49/3, p. 629-634.
- EKMAN Paul, 1999, « Basic Emotions », in Tim Dalgleish & Michael J. Power (eds), *Handbook of Cognition and Emotion*, New York, John Wiley, p. 45-60.
- KARANT-NUNN Susan, 2010, *The Reformation of Feeling: shaping the religious emotions in Early Modern Germany*, Oxford, Oxford University Press.
- KENNEDY Gwynne, 2000, *Just Anger: representing women's anger in Early Modern England*, Carbondale, Southern Illinois Press.
- LEVERENZ David, 1980, *The Language of Puritan Feeling: an exploration in literature, psychology, and social history*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- LLOYD COHEN Charles, 1986, *God's Caress: the psychology of puritan religious experience*, New York, Oxford University Press.
- LYNCH Kathleen, 2012, *Protestant Autobiography in the Seventeenth-Century Anglophone World*, Oxford, Oxford University Press.
- MACDONALD Michael, 1992, « The Fearefull estate of Francis Sprira': narrative, identity, and emotion in Early Modern England », *Journal of British Studies*, 31/1, p. 32-61.
- MORGAN Edmund S., 1965 [1963], *Visible Saints: the history of a puritan idea*, Ithaca, Cornell University Press.
- ROSENWEIN Barbara H., 2016, *Generations of Feeling: a history of emotions, 600-1700*, Cambridge, Cambridge University Press.
- RYRIE Alec, 2013, *Being Protestant in Reformation Britain*, Oxford, Oxford University Press.
- RYRIE Alec & Tom SCHWANDA (eds), 2016, *Puritanism and Emotion in the Early Modern World*, Houndmills, Palgrave Macmillan.

- SMAGGHE Laurent, 2012, *Les Émotions du prince. Émotion et discours politique dans l'espace bourguignon*, Paris, Classiques Garnier.
- SWAIM Kathleen M., 1992, « 'Come and Hear': women's puritan evidences », in Margo CULLEY (ed.), *American Women's Autobiography: Fea(s)ts of Memory*, Madison, University of Wisconsin Press, p. 32-56.
- WATKINS Owen C., 1972, *The Puritan Experience. Studies in Spiritual Autobiography*, New York, Schocken Books.
- WINSHIP Michael P., 2002, *Making Heretics: militant protestantism and free grace in Massachusetts, 1636-1641*, Princeton, Princeton University Press.